



[Isaac de Pinto.]



H. B. H. - K

P

APOLOGIE  
POUR LA  
NATION JUIVE  
OU  
REFLEXIONS  
CRITIQUES

*Sur le premier chapitre du VII. Tome des  
Oeuvres de Monsieur DE VOLTAIRE,  
au sujet des JUIFS.*

PAR L'AUTEUR  
DE L'ESSAI SUR LE LUXE.



A AMSTERDAM,  
Chez J. JOUBERT,  
Libraire dans le St. Lucie-Steeg  
MDCCLXII.



## O C C A S I O N

E T

S U J E T

D E C E T E C R I T .

**M.** Per...., agent à Paris de la nation Juive Portugaise de Bordeaux, ayant prié l'auteur de cet écrit de le seconder dans ses sollicitations pour conserver à cette nation, établie en France depuis plus de deux siècles, tous les privilèges dont elle jouit, & que des Juifs d'autres nations avoient cherché à diminuer, l'auteur écrivit à ce sujet à M. le maréchal-duc de R..., & il en reçut une réponse aussi flatteuse pour lui, que satisfaisante pour la nation Portugaise.

Cela ayant donné occasion de réfléchir sur les préjugés défavorables & injustes qu'on a contre les Juifs indistinctement, & sur l'ignorance où l'on est généralement en France des distinctions que mé-

A 2

ritent

ritent les Juifs Portugais & Espagnols sur ceux des autres nations, M. Per... a engagé l'auteur à faire une apologie équitable des Juifs, & d'y faire sentir la différence qu'il y a entre les uns & les autres.

Le chapitre de M. de Voltaire contre les Juifs étoit ce qu'il y avoit de plus fort à leur désavantage; d'autant plus que le poids que cet illustre auteur donné par son autorité à ces préjugés, seroit capable d'écraser cette nation, en fournissant dans la suite des armes à la calomnie: Mais, comme cela n'a jamais pu être l'intention de M. de Voltaire, il n'est nullement douteux qu'il sera bien aisé lui-même, de prévenir un mal auquel il n'a pas fait assez d'attention.

En partant de ces principes, l'auteur s'est déterminé à combattre les imputations de M. de Voltaire, & à envoyer sa dissertation à M. Per..., qui croit rendre service à sa nation en publiant une apologie faite en sa faveur.



## R E F L E X I O N S

## C R I T I Q U E S

*sur le premier chapitre du VII. Tome des  
Oeuvres de M. DE VOLTAIRE,  
au sujet des JUIFS.*

\*\*\*\*\*

## L E T T R E D E L ' A U T E U R

## A L' E D I T E U R.

„ La lettre qu'à votre considération,  
„ Monsieur, j'ai écrite à M. le maréchal-  
„ duc de R...., en faveur de la nation  
„ Portugaise \* établie à Bordeaux m'attire  
„ de votre part des remerciemens & des é-  
„ loges que j'aurois à peine mérités, quand  
„ je me serois acquitté de tout ce que vous  
„ & cette nation avez lieu d'attendre de  
„ mon

\* On nomme ainsi les Juifs Portugais & Espagnols. Ils sont établis en France & y jouissent depuis 1550 des mêmes privilèges que les autres sujets du Roi, en vertu de lettres-patentes, renouvelées de règne en règne.

„ mon zèle pour ses intérêts. Ils doivent  
 „ m'être chers à plus d'un titre, tant par  
 „ l'origine commune de nos ancêtres, qui  
 „ ont habité plusieurs siècles en Espagne  
 „ & en Portugal, que par les sentimens  
 „ qui m'attachent à notre plus ancienne  
 „ patrie & à cette antique religion, mère  
 „ de toutes les autres, & aussi universel-  
 „ lement qu'injustement méprisée par ceux  
 „ qui lui doivent du respect & de la véné-  
 „ ration. Les services signalés que j'ai eu  
 „ le bonheur de rendre à la nation Portu-  
 „ gaise établie à Amsterdam, & dont j'es-  
 „ père qu'elle jouira long-temps, ne sont  
 „ qu'un motif de plus pour m'engager à  
 „ donner à mes frères établis ailleurs les  
 „ preuves de bonne volonté qu'ils ont droit  
 „ d'attendre de moi. Mais je regrette que  
 „ vous m'ayez employé dans deux occa-  
 „ sions où il paroît que les intérêts de nos  
 „ Portugais se croisent, pour ainsi dire,  
 „ avec ceux des Juifs d'autres nations :  
 „ mon cœur en souffre, & je vois que le  
 „ vôtre n'en est pas moins touché, quoi-  
 „ que la raison & la saine politique autori-  
 „ sent

„ sent vos démarches. Caligula souhaitoit  
 „ que le peuple Romain n'eût qu'une tête,  
 „ pour avoir le barbare plaisir de l'abbat-  
 „ tre d'un seul coup : que ne faisoit-il le  
 „ même souhait, pour que le bonheur d'un  
 „ seul devînt celui de tout un peuple ?  
 „ Tel seroit notre vœu, si la chose étoit  
 „ possible. Le bonheur que nous acqué-  
 „ rons aux dépens d'autrui est un malheur  
 „ déguisé : c'est un poison qui n'est un  
 „ remède que pour des malades : mais  
 „ malheureusement on est souvent réduit  
 „ à l'empirisme, en politique comme en  
 „ médecine. Il paroît que c'est un mal-  
 „ heur attaché à l'humanité, au moins  
 „ depuis qu'on s'est partagé en plusieurs  
 „ corps de sociétés séparés & distincts,  
 „ que les intérêts des uns sont souvent op-  
 „ posés aux intérêts des autres. Nous de-  
 „ vons donc défendre les droits des Por-  
 „ tugais, quand ils seroient préjudiciables  
 „ aux Allemands & aux Avignonois ; en  
 „ même temps que nous souhaitons, vous  
 „ & moi, leur faire oublier, s'il étoit pos-  
 „ sible, par les plus grands services, les  
 „ pe-

„ petits désagrémens que la défense légitime & nécessaire des privilèges des Portugais nous a forcé de leur occasionner, en distinguant quelquefois notre cause de la leur.

„ Je vous envoie mes réflexions sur ce que M. de Voltaire a écrit contre les Juifs: vous en trouverez qui demanderoient une plus longue discussion, pour être mises dans tout leur jour: mais, comme mon intention n'est pas de m'attaquer à M. de Voltaire, je me borne à présenter à cet illustre auteur de nouveaux matériaux, que personne ne peut mieux mettre en œuvre que lui, & que son amour pour la vérité le pressera d'employer dans une nouvelle édition. Vous sçavez, Monsieur, que je suis son plus grand admirateur: je croirois avoir un reproche à me faire, s'il y avoit quelqu'un en Europe qui eût plus lu, plus étudié que moi ses ouvrages, que je regarde comme une bibliothèque encyclopédique; & je lui rends dès aujourd'hui, parmi mes concitoyens, la justice com-

„ plette

„ plette que la postérité lui rendra un jour: *odere incolumem post gentis carum.* Son intention ne peut pas être de donner cours à la calomnie: il terrassera ce monstre, dès qu'il le connoitra. Je suis persuadé que mes réflexions, s'il daigne les examiner, ne lui déplairont point; & loin de me sçavoir mauvais gré, je me flatte qu'elles m'attireront son estime: vous connoissez celle que j'ai pour vous, & que je suis & ferai sans fin & sans fard, &c. ”.

DE tous les vices le plus préjudiciable à la société, de tous les torts le plus irréparable, de tous les crimes le plus noir, c'est assurément la calomnie. Les dommages qu'en ressentent ceux qui en sont les objets & les victimes, se multiplient à l'infini: c'est une vérité dont tout le monde convient, & que M. de Voltaire a mise dans tout son jour dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Il est également vrai que, plus une accusation est grave, plus les preuves doivent être évidentes. Ces principes sont

A 5                      font

sont incontestables, lors même qu'il s'agit d'accuser le moindre individu d'une société, le dernier des hommes: à plus forte raison, la circonspection doit être encore plus grande, lorsqu'il est question de tout un peuple; &, plus on généralise une accusation qui lui impute des crimes, plus on doit être en état de les prouver. Mais y en a-t-il dont on puisse accuser un peuple en général? Une nation en corps peut-elle être complice d'un crime? Pourroit-on avec justice imputer à toute la nation Angloise le supplice de Charles I? ou à tous les François du temps de Charles IX le massacre de la saint Barthelemy? Toute proposition universelle est suspecte & sujette à erreur, surtout quand on parle du caractère général d'une nation, dont les nuances sont toujours très-variées, selon l'état, le rang, le tempérament & la profession de chacun. Chaque province d'un même état est aussi différente d'une autre province, que chacune d'elles l'est de la ville capitale, celle-ci de la Cour, où chaque famille a encore une teinte particulière

re

re dont les individus qui la composent sont distingués par des caractères divers. Si, dans toute une forêt, il n'y a pas deux feuilles qui se ressemblent parfaitement; si, dans le monde entier, il n'y a pas deux visages parfaitement uniformes, ni deux hommes dont toutes les idées soient les mêmes; comment prétend-on faire d'un seul trait le portrait moral de tout un peuple? Il en est de la moralité d'une nation comme de celle de l'homme, dont elle n'est qu'une collection. La nature varie dans l'individu selon les accidens physiques qui altèrent son tempérament, & dans les peuples selon les accidens politiques qui changent sa constitution. Les nations ont leur clair-obscur; elles ont des momens brillans, où leurs vertus se développent dans un meilleur jour, & d'autres où elles paroissent avec moins d'éclat: mais jamais elles ne sont tout-à-fait vicieuses, ni tout-à-fait vertueuses; encore ne restent-elles jamais longtemps dans un même état. L'instabilité est l'appanage de l'humanité. Si cela est vrai à l'égard de tous les peuples

en

en général, il l'est encore davantage à l'égard des Juifs en particulier. Dispersés parmi tant de nations différentes, ils ont pris, pour ainsi dire, dans chaque pays, après un certain temps, le caractère des habitans. Un Juif de Londres ressemble aussi peu à un Juif de Constantinople, que celui-ci à un mandarin de la Chine. Un Juif Portugais de Bordeaux & un Juif Allemand de Metz paroissent deux êtres absolument différens. Il n'est donc pas possible de parler des mœurs des Juifs en général, sans entrer dans un grand détail & dans des distinctions particulières. Le Juif est un caméléon, qui prend par tout les couleurs des différens climats qu'il habite, des différens peuples qu'il fréquente, & des différentes formes de gouvernement sous lequel il vit.

Cependant M. de Voltaire les a tous amalgamés en bloc, & en a fait un portrait aussi affreux que peu ressemblant. Voici comment il s'exprime à leur sujet :

*Les religions Chrétienne & Musulmane, dit d'abord M. de Voltaire, reconnoissent la*  
Juive

*Juive pour leur mère ; & , par une contradiction singulière, elles ont à la fois pour cette mère du respect & de l'horreur. Il pouvoit encore ajouter ce que M. de Montesquieu dit quelque part, que c'est une mère qui a engendré deux filles qui l'ont accablée de mille plaies. Mais pourquoi M. de Voltaire, fait pour éclairer l'univers, grossit-il le nuage des préjugés populaires qu'on entasse sur les sectateurs de cette religion, à la honte de l'humanité ? Comment ce grand homme, en dépit de son esprit & de son cœur, au mépris de la raison & de la vérité, a-t-il pu se laisser aller à une pareille distraction ? Car quel terme plus doux puis-je employer, en voyant l'ennemi des préjugés abandonner sa plume à l'aveugle prévention, organe le plus commun de ce monstre qu'il a toujours combattu, je veux dire de la calomnie ; surtout en le voyant terminer ce chapitre, si peu digne de lui, par ces horribles mots : Enfin vous trouverez en eux (dans les Juifs) qu'un peuple ignorant & barbare, qui joint depuis longtemps la plus indigne avarice à la plus détestable supersti-*

*perstitution, & à la plus horrible baine pour tous les peuples qui les tolèrent & les enrichissent. Il ne faut, ajoute-t-il comme pour leur faire grace, il ne faut pourtant pas les brûler.*

Je dirai modestement à M. de Voltaire qu'un grand nombre de ceux qu'il traite si cruellement voudroient plutôt être brûlés, que de mériter ces imputations, heureusement gratuites. Il ne seroit peut-être pas difficile de prouver que les Juifs ne sont ni plus ignorans, ni plus barbares, ni plus superstitieux que les autres peuples, & que les gens riches parmi eux sont plus sujets à la prodigalité qu'à l'avarice; ce qui n'est pas si commun ailleurs que chez eux. Mais il n'est pas besoin d'autres preuves que la notoriété publique, pour sçavoir qu'ils adoptent tellement l'esprit patriotique des nations chez lesquelles ils se sont établis, qu'ils le poussent plus loin que les nationaux mêmes. Les Juifs sont jaloux à l'excès de la gloire de tous les peuples *qui les admettent & qu'ils enrichissent.* Pour peu que M. de Voltaire veuille se donner le temps

temps d'examiner cet objet en révision (car c'est à son tribunal que j'en appelle), il trouvera qu'il doit une réparation aux Juifs, à la vérité, à son siècle, & sur-tout à la postérité, qui attestera son autorité pour sévir & pour écraser un peuple déjà trop malheureux. Si M. de Voltaire est consulté, dans cette occasion, cette justesse de raisonnement dont il fait profession, il auroit commencé par distinguer des autres Juifs, les Espagnols & Portugais, qui jamais ne se sont confondus ni incorporés avec la foule des autres enfans de Jacob. Il auroit dû faire sentir cette grande différence: Je sçais qu'elle est peu connue en France, généralement parlant, & que cela a fait tort, dans plus d'une occasion, à la nation Portugaise de Bordeaux: mais M. de Voltaire ne peut ignorer la délicatesse scrupuleuse des Juifs Portugais & Espagnols à ne point se mêler, par mariage, alliance ou autrement, avec les Juifs des autres nations. Il a été en Hollande, & sçait que leurs synagogues sont séparées, & qu'avec la même religion

& les mêmes articles de foi leurs cérémonies ne se ressemblent souvent pas. Les mœurs des Juifs Portugais sont toutes différentes des autres Juifs. Les premiers ne portent point de barbe, & n'affectent aucune singularité dans leur habillement: les aisés parmi eux poussent la recherche, l'élégance & le faste en ce genre aussi loin que les autres nations de l'Europe, dont ils ne diffèrent que par le culte. Leur divorce avec leurs autres frères est à tel point, que si un Juif Portugais, en Hollande & en Angleterre, épousoit une Juive Allemande, il perdrait aussitôt ses prérogatives: il ne seroit plus reconnu pour membre de leur synagogue; il seroit exclus de tous les bénéfices ecclésiastiques & civils; il seroit séparé entièrement du corps de la nation; il ne pourroit même être enterré parmi les Portugais ses frères. L'idée où ils sont assez généralement d'être issus de la tribu de Juda, dont ils tiennent que les principales familles furent envoyées en Espagne du temps de la captivité de Babylone, ne peut que les porter à ces distinctions, & contribuer à

cette

cette élévation de sentimens qu'on remarque en eux & que leurs frères mêmes des autres nations paroissent reconnoître.

C'est par cette saine politique qu'ils ont conservé des mœurs pures; & ont acquis une considération qui, même aux yeux des nations Chrétiennes, les ont fait distinguer des autres Juifs. Ils ne méritent donc pas les épithètes que M. de Voltaire leur prodigue. Ceux de Hollande y ont apporté de grandes richesses à la fin du quinziesme siècle, &, avec des mœurs irréprochables, y ont beaucoup augmenté le commerce de la république. Leur synagogue paroissoit une assemblée de sénateurs; & quand des seigneurs étrangers Allemands y entroient, ils y cherchoient les Juifs, sans pouvoir se persuader que ceux qu'ils voyoient fussent la même nation qu'ils avoient connue en Allemagne. Ils ont été encore plus utiles à la Hollande au commencement du dix-septiesme siècle, que les réfugiés François ne l'ont été vers la fin. Ceux-ci, après la révocation de l'édit de Nantes, y apportèrent beaucoup d'industrie & peu de riches-

B

ses.

ses. Les Portugais , avec de grandes richesses , ont apporté en Hollande le commerce d'Espagne , & ils ont favorisé l'industrie de tous les autres. Leurs descendants ont été plus dupes que fripons , souvent la victime des usuriers , rarement , peut-être jamais , usuriers eux-mêmes. A peine pourroit-on citer quelque exemple d'un Juif Portugais supplicié à Amsterdam ou à la Haye dans le cours de deux siècles. On auroit de la peine à trouver dans les annales du genre humain un corps de nation aussi nombreux que celui des Juifs Portugais & Espagnols établis en Hollande & en Angleterre , où il se soit commis moins de crimes punissables par les loix : J'en atteste tous les Chrétiens instruits de ces pays là. Les vices qu'on peut leur reprocher sont d'une nature non seulement différente , mais entièrement opposée à ceux que M. de Voltaire leur impute. Le luxe , la prodigalité , le faste , la passion des femmes , la vanité , le mépris du travail & du commerce , que quelques-uns n'ont que trop négligé , ont été cause de leur décadence.

Une

Une certaine gravité orgueilleuse & une fierté noble fait le caractère distinctif de cette nation : mais ce sont les vices des grandes ames , & qui , je le répète , n'ont rien de commun avec les reproches que leur fait M. de Voltaire.

Descendons à quelques exemples particuliers. Le baron de Belmonte n'a-t-il pas été employé par la cour de Madrid en qualité de son résident en Hollande , au grand contentement des deux puissances , D. Alvaro Nunes d'Acosta , ainsi que son père , n'ont-ils pas servi la cour de Lisbonne avec autant de dignité que de fidélité ? Les Suassos , les Texeira , les Nunes , les Prados , les Ximènes , les Pereira , & beaucoup d'autres , n'ont-ils pas mérité la considération de ceux qui les ont connus ? Machado étoit un des favoris du Roi Guillaume : ce monarque reconnoissoit qu'il avoit rendu de grands services à ses armées en Flandres. Le baron d'Aguilar , trésorier de la Reine de Hongrie , est encore regretté à Vienne. M. Gradis est estimé à la cour de France. Je ne finirois pas , si je voulois

B 2

faire

faire une liste complete de tous ceux qu'on pourroit nommer avec éloges, & dont on ne reconnoît pas les mœurs au portrait qu'en fait M. de Voltaire. Ceux qui connoissent les Juifs Portugais de France, de Hollande & d'Angleterre, sçavent que loin d'avoir, comme dit M. de Voltaire, *une baine invincible pour tous les peuples qui les to-  
tèrent*, ils se croient, au contraire, tellement identifiées avec ces mêmes peuples, qu'ils se considèrent comme en faisant partie. Leur origine Espagnole Portugaise est devenue une pure discipline ecclésiastique, que la critique la plus sévère pourroit accuser d'orgueil & de vanité, mais nullement d'avarice ni de superstition.

Voilà un tableau fidèle des Juifs Portugais & Espagnols. On peut s'en former une idée encore plus avantageuse pour eux, & en même temps, plus exacte, plus juste, si l'on fait attention qu'ils ont plus d'obstacles à surmonter que toute autre nation pour avoir une conduite irréprochable. Ils sont privés d'une infinité de ressources que ceux des autres religions ont pour ga-

gner

ner leur vie: leurs besoins sont plus multipliés & plus pressans; &, par conséquent, leurs vertus rencontrent plus d'entraves, & leurs vices plus d'amorces. Si la nécessité n'a point de loix; si, là où il y a plus de nécessité, les loix sont moins observées, à moins que les mœurs n'y suppléent; il faut convenir que les Juifs Portugais, transplantés en Hollande, ont plus de mœurs que les autres nations; Ils le prouvent suffisamment par une conduite louable, & qui ne s'est point démentie pendant plus de deux siècles.

Difons un mot des Juifs Allemands, Polonois, &c. \* Est-il étonnant que, privés de tous les avantages de la société, multipliant par les loix de la nature & de la religion, méprisés & humiliés de tous côtés, sou-

\* Il y a à Amsterdam & à Londres un grand nombre de Juifs Allemands, qui sont les plus honnêtes gens du monde, & qui font le commerce avec toute la probité imaginable. Ils ne sont pas comparables de la conduite de cette multitude de Polonois & d'Allemands que la misère chasse de leur pays, & que la pitié de leurs confrères fait recevoir parmi eux. Il y a eu dans les cours d'Allemagne des Juifs très-distingués. M. Boas est considéré & animé à la Haye par les personnes de la première condition.

souvent persécutés, toujours insultés, la nature avilie & dégradée en eux paroît n'avoir plus de commerce qu'avec le besoin? Ce besoin, se faisant sentir avec tyrannie, inspire à ceux qui en sont les martyrs tous les moyens de s'y soustraire ou de le diminuer. Le mépris dont on les accable étouffe en eux le germe de la vertu & de l'honneur. La honte est nulle où le mépris injuste précède le crime: c'est en applanir la route que de couvrir d'opprobre ceux qui ne s'en sont pas rendus coupables. Est-ce l'être que de rester constamment attaché à une religion regardée autrefois comme sacrée par ceux-mêmes qui l'outragent actuellement? On peut les plaindre, si on les croit dans l'erreur; mais il seroit injuste de ne pas admirer la constance, le courage, la bonne foi, le désintéressement avec lesquels ils sacrifient tant d'avantages temporels. Refuseroit-on des louanges à un fils qui renonceroit à une riche succession, parce qu'il croiroit, peut-être abusivement, ne pouvoir en prendre possession sans contrevenir à la volonté de son père, par l'ac-

te

te qu'on exige de lui? Une délicatesse aussi louable, aussi noble, aussi unique, mériteroit-elle de la part de ses cadets, qui en jouissent, des mépris, des insultes, des outrages? Ce n'est pas tout de ne pas brûler les gens: on brûle avec la plume, & ce feu est d'autant plus cruel, que son effet passe aux générations futures. Que doit-on attendre du vulgaire aveugle & féroce, quand il s'agit de sévir contre une nation déjà si malheureuse, si ces horribles préjugés se trouvent autorisés par le plus grand génie du siècle le plus éclairé? Qu'il consulte son cœur & sa raison; & je suis persuadé qu'il emploiera tout son esprit pour réparer cette faute: il démontrera, d'une façon victorieuse, que ce n'est pas à cette ancienne religion divine & sacrée, qu'on doit attribuer la bassesse de sentimens de certains Tudesques ou Polonois. C'est la nécessité, c'est la persécution, ce sont les accidens, qui les rendent tels que ceux qui, professant une autre religion, se trouvent dans les mêmes circonstances. Si parmi ces malheureux, il en est qui ont

rogné la monnoie, ils ne font pas les seuls; ils ne font pas même le plus grand nombre des coupables en ce genre: S'ils sont fripiers, c'est un métier comme un autre, utile à la société & autorisé dans toutes les religions: c'étoit celui du père de Molière. Mais M. de Voltaire, qui pèse dans la balance de la raison & de l'équité les crimes des nations; qui met dans un bassin le régicide national & judiciaire des Anglois, dans l'autre les attentats réitérés contre la vie d'un grand Roi par des fanatiques particuliers, & ce massacre horrible d'une partie de la nation exécuté par l'autre sous les yeux & par les ordres de son Roi; qu'il pèse donc aussi tous les maux que les pauvres Juifs Allemands ont fait depuis dix siècles; supposant, ce qui n'est pas prouvé, qu'ils aient plus rogné la monnoie & plus friponné dans leur trafic que les gueux des autres religions. Qu'à tous leurs petits escamotages & autres friponneries, il oppose les maux que les illustres ambitieux & tant d'autres espèces de tyrans font sans cesse à la société, à l'ombre de leurs lambris

bris dorés; les crimes secrets & publics, que leurs richesses pallient, cachent & dérobent à la justice même la plus sévère, parce que les apparences sont sauvées & interceptées par l'éclat qui environne les coupables. Qu'il considère les forfaits de ceux qui sont punis de notoriété publique; qu'il pèse, qu'il calcule, qu'il compare, & qu'il prononce.

Se peut-il que ce soit M. de Voltaire qui donne cours aux calomnies ténébreuses dont on a chargé un peuple qui mérite un autre sort? Que n'employe-t-il ses talens à détruire un préjugé qui déshonore l'humanité?

Il me semble qu'il a encore hasardé d'autres assertions moins importantes, dans le même chapitre. La prétendue ignorance qu'il attribue aux Juifs n'est rien moins que prouvée \*. Ils ont eu, ils ont encore par-

mi

\* Aristote, cité par Cléarque, dit que du temps qu'il étoit en Asie, il reçut visite d'un Juif si sçavant & d'une érudition si profonde, qu'au prix de lui les Grecs paroissoient des ignorans & des bêtes. Voyez *la République des Hébreux* par Banage, pag. 19. de l'édition de Hollande, in-80.

mi eux des sçavans, dans les pays où ils sont tranquilles. Leur tactique ne paroît pas avoir été si méprisable : leur langage a de grandes beautés ; & si M. de Voltaire, dans l'immensité de ses connoissances, avoit mis la langue Hébraïque, il auroit été frappé des beautés poétiques dont elle est susceptible. Ce qui en transpire dans des ouvrages imités d'après de foibles traductions en fait foi ; témoin les odes sublimes des Rousseau, les traits admirables d'Athalie. M. de Voltaire lui-même n'a-t-il pas trouvé dans la même mine de quoi parer des pièces d'un genre différent ? Isàïe est plein de traits de feu qui prouvent que les arts, les sciences & le goût règnoient à la cour de Juda. Il ne seroit pas difficile de prouver qu'après la captivité & la dispersion de la nation Juive, il y a eu des sçavans parmi eux, tant chez les Arabes qu'en Espagne, où ils étoient médecins & intendans domestiques des Rois. Maïmonide étoit versé dans toutes les sciences de son siècle.

Ce peuple, continue M. de Voltaire,

ne

ne fut renommé par aucun art. Il est difficile de pénétrer dans l'obscurité d'une antiquité si reculée : mais, en dépit du voile que les Grecs ont jetté sur tout ce qui les a précédés pour s'arroger l'invention de tous les arts & toutes les sciences, il est clair que les Juifs les ont devancés en plusieurs ; ne fut-ce que dans l'art de la gravure en pierres fines : l'Exode en fournit la preuve \*. On en pourroit dire autant de plusieurs arts différens, & le soupçonner de quelques autres ; l'on ne peut nier, du moins, qu'on ne trouve dans l'alphabet Hébreu l'origine de l'alphabet Grec, qui a servi de modèle pour la nomenclature à celui des Latins.

Les Juifs ne furent jamais (poursuit M. de Voltaire) ni physiciens, ni géomètres, ni astronomes. Je laisse là la physique, où aucun peuple ancien n'a fait de progrès. L'histoire naturelle écrite par Salomon a précédé de plusieurs siècles celles d'Aristote

\* *Et accipies duos lapides onychinos, & sculpes in eis nomina filiorum Israël. Exod. ch. 28. v. 9.*

te & de Pline. Il seroit difficile à Salomon comme monarque, il lui seroit difficile comme philosophe, ne l'envisageons pas comme inspiré, d'avoir inséré dans son ouvrage plus de frivolités que ces deux sçavans: Salomon a écrit depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; cela suffit. Ne trouve-t-on pas des traces de géométrie dans la description du tabernacle, & plus encore dans celle du temple de Salomon & de celui dont Ezéchiel donne le plan? Quant à l'astronomie, je suis étonné que M. de Voltaire ignore que les Juifs ont été, de tous les peuples anciens, ceux qui ont le mieux connu le rapport du cours du soleil & de la lune, l'art des intercalations & toutes les connoissances astronomiques, par lesquelles ils ont prévenu dans leur calendrier l'embarras & la confusion auxquels les Grecs & les Romains ont été sujets. Depuis que Moïse a institué la pâque, il y a environ trois mille ans (car les Juifs datent de loin) il ne s'est jamais fait de changement dans leur calendrier: cette remarque

que est digne d'attention. \* De-là l'opinion de quelques-uns de leurs rabbins, que cette connoissance supérieure astronomique fut révélée à Moïse, & qu'elle a été de tout temps un secret pour les autres nations: il est certain, au moins, que Moïse avoit apporté d'Egypte des lumières supérieures à celles de son siècle en cette partie. L'ouvrage de M. Pluche, qui n'est pas assez estimé, parce que nos sçavans ne le font guère en Hébreu, développe les germes des connoissances que les Grecs ont puisées chez les Juifs, ou chez les Phéniciens dont ils étoient originaires & voisins: leur berceau a été celui des arts & des sciences, qu'ils ont ensuite cultivées avec moins de soin. Mais je passe à démontrer que la figure & la nomenclature de l'alphabet a été originairement due aux Hébreux ou Phéniciens; car c'est la même langue & point un jargon. Le *Pænulus* ou le Carthagi-

\* *Hactenus computus anni Judaici quo nihil accuratius, nihil perfectius in eo genere; ut nostris conditoribus cyclorum paschalium & epactarum per illos melius hanc artem aut discere liceat, aut tacere, Joseph. Scalig., liv. VII.*

thaginois de Plaute le prouve assez, ainsi que plusieurs autres traits de l'antiquité, mais surtout les noms & les figures des lettres de l'alphabet. Personne n'ignore que les caractères A, B, C, D, ne soient une corruption des lettres Grecques Alpha; Beta, Gamma, Delta; & il est clair que celles-ci dérivent d'Aleph, Beth, Guimel, Daleth des Hébreux: On en voit la preuve & la démonstration en ce que chaque nom de lettre de l'alphabet Hébreu annonce la figure que cette lettre présente aux yeux, & tient de la première origine de l'écriture par hyerogliphe, qui parloit aux yeux par des affiches ou images plutôt que par des caractères de fantaisie. Je n'en citerai que quelques-uns des plus sensibles. Le Beth, ב, par exemple, signifie *cave*, *maison*, & c'est la figure de cette lettre: Le Guimel ou Gamel, ג, signifie *chameau*; & la lettre représente le cou de cet animal. Le Daleth, ד, veut dire *porte*, & le contour du caractère le désigne. Le Van, ו, exprime une *colonne*; & c'est ce que cette lettre présente à la vue. Le Zaïn, ז, annonce

nonce un *fabre* ou *cimeterre*, tel qu'on le voit sur le papier. Le Sin ou Sen, ש, signifie des *dents*, & cette lettre représente un *peigne* ou *trident*. Le Gnain, גנין, le Phé, פה, ressemblent assez à ces images. En voilà assez pour indiquer de combien de preuves on peut enrichir le système de M. Pluche: peut-être donnerai-je un jour une collection plus ample sur cette matière.

M. de Voltaire, dans le même chapitre, semble encore reprocher aux Juifs la manière dont ils exterminèrent quelques peuplades du Chanaan; & paroît attribuer à ce procédé la haine que leur portent les autres nations. M. de Voltaire entend sans doute l'origine de l'ancienne haine des nations; mais cette haine ne peut avoir lieu que de la part des peuples conquis à l'égard de leurs conquérans, & je ne me persuade pas qu'elle ait été plus grande contre les Juifs que contre les autres peuples. D'abord les Juifs ne sont reprochables d'aucun excès, puisque c'est l'oracle divin qui avoit prononcé la destruction de ces peuples.

peuples, dont les crimes étoient au comble, & que la terre, selon l'expression de l'Ecriture, devoit les vomir & les expulser. Mais ce qui réfute l'accusation, fans avoir recours à l'autorité, c'est que leur législateur, dans son code sacré, ordonne que, dans toute autre guerre, on ait de grands ménagemens, jusqu'à épargner les arbres, qu'il défend d'abattre, ainsi que de commencer les hostilités avant que d'avoir proposé la paix. Les droits de la nature & des gens étoient, en paix & en guerre, observés chez les Juifs comme chez tous les autres peuples de ces contrées. Le manifeste ou la déclaration de guerre de Jephté contre les Ammonites est motivé d'un stile qui peut servir de modèle à tous les siècles. L'oracle divin reproche leur trop grande pitié vis-à-vis les nations prosrites. A tout prendre & à contempler l'histoire des Juifs comme l'histoire de tout autre peuple, on trouvera que les uns & les autres se sont conduits à peu près de même. Dans ces temps reculés, le célibat étoit rare,

la polygamie presque universelle; la navigation n'étoit pas assez étendue pour nuire à la propagation, ni pour amener des colonies dans les plages lointaines : Dès qu'un peuple se trouvoit trop serré dans son pays, il se jettoit sur un autre & tâchoit de s'établir. La force & la violence employées par la nécessité étoient les seuls droits qu'on employât. Quel autre droit Virgile prête-t-il à Enée avec ses dieux fugitifs, quand il détrôna Turnus, ravit Lavinie, & s'établit en Italie ? Dépouillons son histoire des prestiges enchanteurs du stile de la poésie, & voyons ce qui en reste : Romulus ne traita pas autrement les villages qui bordoient le Tibre, que Moïse ceux d'Arnon & de Jabok. Un homme peut ne pas ressembler à un autre homme; mais les hommes d'un certain pays ressemblent toujours beaucoup aux autres hommes d'un autre pays, & plus encore à ceux du même. C'est la fermentation des passions, qui sont partout les mêmes, qui produit nos actions; & leurs différentes combinaisons dépendent des circonstances. Ces

circonstances, quoique variées, se répètent perpétuellement : l'uniformité est dans le fond, la variété dans la forme. L'intérêt, l'ambition, la vanité, l'amour de la gloire, le goût universel des plaisirs, dominant toujours le genre humain. La vertu fait quelques efforts : tantôt victorieuse, souvent vaincue, toujours combattue, rarement peut-elle s'établir un empire stable & solide sur les débris des vices dont le nombre est si prodigieux. La différence des climats peut seule causer quelque altération physique, qui soit sensible, sur l'organisation universelle d'un peuple pris en bloc, & influencer sur sa morale. Les animaux & les fruits de la terre nous prouvent la force du climat. Ce que l'abbé Dubos & M. de Montesquieu ont dit là dessus est sans réplique, si on le restreint dans de justes bornes : mais les causes morales peuvent enchaîner pour un temps le pouvoir des causes physiques. De ces causes, l'éducation est la plus puissante, mais elle ne changera jamais entièrement le fond essentiel du caractère : la forme seule paroîtra

rostra changée. L'éducation développe des qualités qu'elle ne donne pas. Les circonstances & le tempérament décident de la vertu qui gît dans le fond du cœur, & forme le système moral d'un peuple. Ne faisons donc pas une exception absurde d'une vérité éternelle, pour jeter du ridicule sur les Juifs & pour les rendre haïssables. Ne pourroient-ils pas dire à toute la Chrétienté à peu près ce que M. de Montesquieu met dans la bouche d'une jeune Juive répondant au tribunal de l'Inquisition ? Il n'y a qu'un mot à changer. *Vous nous méprisez, vous nous haïssez, nous qui croyons les choses que vous croyez, parce que nous ne croyons pas tout ce que vous croyez. Nous suivons une religion que vous savez vous-mêmes avoir été autrefois chérie de Dieu. Nous pensons que Dieu l'aime encore ; & , parce que vous pensez qu'il ne l'aime plus, vous méprisez ceux qui sont dans cette erreur, si pardonnable, de croire que Dieu aime encore ce qu'il a aimé autrefois. Si le ciel vous a assez aimés pour vous faire voir la vérité, il vous a fait une grande grace. Mais est-ce aux*  
enfants

*enfans qui ont eu l'héritage de leur père, de haïr ceux qui ne l'ont pas eu ?* Le reste de ce passage ne regarde que l'Inquisition. *La religion Juive*, dit le même auteur, *est un vieux tronc qui a produit deux branches qui couvrent toute la terre.* Qu'on respecte donc cette source sacrée; qu'on plaigne, si l'on veut, mais qu'on admire la constance de ceux qui font des sacrifices aussi grands à cette ancienne loi. Les patriarches, les prêtres, les anciens Juifs sacrifioient des agneaux, des brebis, des taureaux: les Juifs modernes sacrifient sur l'autel de la foi des victimes bien plus estimables; l'amour-propre, encens précieux, & qui coûte si cher à la vanité; les charges, les emplois, moyens les plus courts & les plus efficaces pour amasser des richesses & pour acquérir de la considération dans le monde. Les philosophes (car il y en a parmi eux, n'en déplaise à M. de Voltaire) ne veulent pas, par délicatesse de sentimens, faire un trafic de la religion: Ils respectent assez la Divinité pour adorer en secret ses décrets: ils ne sont pas moins dignes

dignes de louanges d'avoir la fermeté de rester, par grandeur d'âme, dans une religion qu'on proscriit, qu'on méprise. M. de Voltaire a déjà commencé l'apologie de cette nation, mais d'un ton peu convenable à la matière; j'espère qu'il voudra bien la faire plus sérieusement. C'est à lui qu'il appartient d'achever de déraciner le préjugé ridicule qu'il a déjà combattu, & qui entretient si injustement la haine des Chrétiens contre les Juifs qu'on accuse du supplice de Jésus-Christ. Il ne fut condamné à mort juridiquement que par les Romains, qui seuls avoient alors sur les Juifs le droit de vie & de mort, selon les Chrétiens; Hérode même étoit Gentil; c'est Pilate qui y eut la plus grande part. Le supplice de la croix étoit inconnu aux Juifs, selon M. de Voltaire; &, quand les violences & les cruautés dont on accuse leurs ancêtres seroient avérées, & en accordant que les anciens Juifs ayent non seulement approuvé, mais ont même demandé, pressé, & sollicité cette condamnation, M. de Voltaire prouve qu'il est aussi injuste d'en rendre responsables les descendans, qu'il se-

roit absurde de s'en prendre aux Romains d'aujourd'hui, parce que les premiers Romains enlevèrent les Sabines & dépouillèrent les Samnites. Au sur-plus, suivant les principes de la religion Chrétienne, la passion étoit nécessaire pour le salut du genre humain; &, selon tous les Chrétiens, le décret de la Providence devoit être rempli. Un prédicateur a dit que, si Pilate n'avoit pas heureusement dit, *quod scripsi, scripsi*, le monde ne seroit pas encore sauvé. Que les Chrétiens cessent donc de persécuter & de mépriser, *ceux qui, comme hommes, sont leurs frères, & qui, comme Juifs, sont leurs pères*. Ce sont les propres paroles de M. de Voltaire: c'est à lui de mettre ces vérités dans tout leur jour. Rien ne seroit plus digne de sa plume, que de chercher à étouffer les haines nationales quelconques: en venir à bout seroit le plus grand service qu'on pût rendre au genre humain. Je me suis dit souvent que les hommes seroient heureux, s'il n'y avoit parmi eux qu'une religion; mais, faisant ensuite attention aux intérêts particuliers, même parmi ceux dont le culte est uniforme, j'ai

re-

reconnu que les malheurs de l'humanité prenoient leur source dans l'humanité même. Carthage & Rome ne se haïssoient pas parce que leur culte étoit différent, mais parce que leurs intérêts étoient divers. Je ne citerai pas l'antipathie des nations modernes; mais je crois que, si tous les grands hommes de l'Europe travailloient de concert à chercher les moyens de concilier les intérêts divers des nations, on trouveroit qu'ils sont moins opposés qu'on ne pense, & que le système de l'abbé de Saint-Pierre pourroit devenir quelque chose de plus que le rêve d'un homme de bien. J'ai dans l'esprit le germe confus de ce système, qui demande du temps & de la contemplation pour le développer. Un écrivain célèbre en a depuis peu fait une ébauche. Les premières esquisses sont toujours informes; mais on peut les perfectionner avec le temps: il n'en seroit pas de mieux employé ni de plus utile à l'humanité. J'exhorte ceux dont les lumières sont plus étendues que les miennes d'y songer sérieusement, & surtout de ne pas oublier les Juifs.

P. S. Cet écrit ayant été envoyé à M. de Voltaire, il y fit une réponse des plus polies. Il a eu la grandeur d'âme d'avouer son tort sur le point le plus essentiel. Voici ses propres termes :

„ Les lignes dont vous vous plaignez,  
 „ Monsieur, sont violentes & injustes. Il  
 „ y a parmi vous des hommes très-instruits  
 „ & très-respectables ; votre lettre m'en  
 „ convainc assez. J'aurai soin de faire un  
 „ carton dans la nouvelle édition. Quand  
 „ on a un tort, il faut le réparer, & j'ai  
 „ eu tort d'attribuer à toute une nation les  
 „ vices de plusieurs particuliers”. Auprès  
 M. de Voltaire ne convient pas avec l'auteur  
 des sciences des anciens Hébreux, ni des  
 beautés de leur langue. On voit au moins  
 que, si ceux qui ont attaqué M. de Voltaire  
 avec indécence s'étoient adressés directement  
 à lui, il les auroit écoutés en vrai  
 philosophe. Les hostilités littéraires consolent  
 les ignorans des avantages que les  
 sçavans pourroient avoir sur eux.

57  
K7843







